

Invertendo-se as perspectivas, imagine o leitor um texto de Clarice Lispector como estrangeiro para todas as culturas que não a brasileira. Mais ainda: ultrapassando a questão da língua, imagine-se o texto como estrangeiro inclusive em Portugal, inclusive no Brasil, mesmo para brasileiros cultos, letrados ou literatos, mais ou menos inseridos na vida contemporânea.

O caráter estrangeiro poderia advir da estranheza do texto ou das dificuldades de sua inserção nos horizontes da literatura brasileira. No entanto, a tradição pode estar compondo justamente com Clarice Lispector aquele percurso descontínuo e transversal de lacunas, diferenças e afinidades que acaba por consolidar as literaturas. Aquém ou além dos patamares da literatura nacional, a obra de Clarice transita ágil e lentamente por entre a rememoração, o psicológico, o metafísico, o metaficcional, atravessando o feminino em alguns de seus compartimentos mais densos: do simplesmente localizado (imagem do corpóreo) ao universal, circula por entre os meandros mais opacos (nem por isso menos sintomáticos) dos modos de vida contemporâneos.

A opção por este conto deve estar ligada à sugestão por ele formulada rumo ao redimensionamento da generosidade humana por entre as vicissitudes impostas pelos mecanismos de organização social. Nele ressaltam as idiossincrasias do dar e do receber nos seus limites, atravessados pelos fossos da carência, do hábito e do desejo. No instituído, pode revelar-se a individuação; nos hábitos sociais, a surpresa grata e fortuita; nos comportamentos previstos e ordenados, a fronteira subversiva de cada um; em meio à alienação, o salutar, na possibilidade do encontro desavisado e generoso.

Às margens do intercâmbio reificante, da volúpia estabelecida e do consumo, revela-se a restituição aos seres e às coisas de modos mais genuínos do dar e do receber. A ancestralidade do desejo — se libertada das imposições deteriorantes de uso e troca — reanima os eternos movimentos do sujeito e do objeto na busca de seus lugares atuais. Se "pão é amor entre estranhos", a recuperação da bem-aventurança no conto pela linguagem das sagradas escrituras, tocando o cerne da ética contemporânea, devolve ao humano, com a simbologia dos rituais hoje extraviados, o seu lugar à mesa, a sua condição de sujeito do desejo.

LE PARTAGE DES PAINS²

C'était samedi et nous étions obligés au déjeuner. Mais chacun de nous aimait trop le samedi pour le gâcher avec qui était là. Chacun avait jadis été heureux et gardé la marque du désir. Moi, je voulais tout. Et nous y étions

² LISPECTOR, Clarice. A repartição dos pães. In: ____ *A legião estrangeira*. Rio de Janeiro, Ed. do Autor, 1964.

Tradução: Maria do Carmo Campos.

Michel Peterson (Professor na Universidade de Montreal).

prisonniers, comme si notre train avait déraillé et que nous devions nous poser parmi les étrangers. Personne ne me voulait, moi je ne voulais personne. Quant à mon samedi — qui se balançait par la fenêtre entre les acacias et les ombres — je préférerais, à mal le dépenser, l'enfermer dans la main dure, où je le froissais tel un mouchoir. Dans l'attente du déjeuner, nous buvions sans plaisir, à la santé du ressentiment: demain serait déjà dimanche. Ce n'est pas avec toi que je veux, disait notre regard sans humidité, et nous soufflions lentement la fumée de la cigarette sèche. L'avarice de ne pas partager le samedi grignotait peu à peu et avançait comme la rouille, jusqu'au moment où une quelconque joie serait une insulte à la joie majeure.

Seule la maîtresse de maison ne semblait pas économiser le samedi afin d'en profiter un jeudi soir. Elle, pourtant, dont le cœur avait déjà connu d'autres samedis. Comment avait-elle pu oublier que l'ont veut chaque fois davantage? Elle ne s'impatientait pas contre le groupe hétérogène, rêveur et résigné qui n'attendait chez elle que l'heure de départ du premier train, n'importe quel train — tout pour ne pas s'attarder dans cette gare déserte, tout pour n'avoir pas à freiner le cheval qui courrait le cœur battant vers les autres, les autres chevaux.

Nous sommes enfin passés à la salle à manger pour un déjeuner qui n'avait pas reçu la bénédiction de la faim. Soudain, la table est apparue. Ce ne pouvait être à nous...

C'était une table pour les hommes de bonne volonté. Qui serait le convive vraiment attendu et qui n'était pas venu? Mais c'était nous-mêmes. Alors cette femme offrait le meilleur à n'importe qui? Et contente, elle lavait les pieds du premier étranger. Embarrassés, nous regardions.

La table avait été couverte d'une solennelle abondance. Sur la nappe blanche s'amoncelaient des épis de blé. Des pommes rouges, d'énormes carottes jaunes, des tomates rondes dont la peau était près de s'ouvrir, des chuchus d'un vert fluide, des ananas malins dans leur sauvagerie, des oranges calmes et orangées, des maxixes hérissés come des porcs-épics, des concombres qui se fermaient durs sur leur propre chair aqueuse, des piments creux et rougeâtres qui enflammaient les yeux — tout cela embroussaillé dans des barbes et des barbes humides de mais, rousses comme près d'une bouche. Et les grains de raisins. Les plus violets des raisins noirs et qui ne pouvaient plus attendre le moment d'être écrasés. Et ils pourraient être écrasés par n'importe qui. Les tomates étaient rondes pour personne: pour l'air, la rondeur air. Le samedi appartenait à qui serait venu. Et l'orange adoucissait la langue de qui serait arrivé le premier. Au près de l'assiette de chaque mal-invité, la femme qui lavait les pieds aux étrangers avait mis — même sans nous élire, même sans nous aimer — un épi de blé ou une grappe de radis ardents ou un morceau vermeille de melon d'eau avec ses noyaux allègres. Tout coupé par l'acidité espagnole qu'on devinait dans les citrons verts. Dans les bidons était le lait, comme s'il avait traversé avec les chèvres le désert des falaises. Le vin, presque noir à force d'être piétiné, tremblotait dans des vases d'argile. Tout devant nous. Tout propre du retors désir humain. Tel quel, non tel que nous l'avions voulu. Tout existant, absolument. Ainsi qu'existe un champ. Ainsi que les

montagnes. Ainsi qu'hommes et femmes, et pas nous, les avides. Ainsi qu'un samedi. Ainsi que ça existe, simplement. Existe.

Au nom de rien, c'était l'heure de manger. Au nom de personne, c'était bon. Sans aucun songe. Et nous peu à peu auprès du jour, peu à peu anonymisés, croissants, majeurs, à la hauteur de la vie possible. Alors, comme de nobles paysans, nous avons accepté la table.

Il n'y avait pas d'holocauste: tout cela voulait autant être mangé que nous voulions le manger. Ne gardant rien pour le lendemain, là même j'ai offert ce que je sentais à ce qui me faisait sentir. C'était un vivre que je n'avais pas payé d'avance avec la souffrance de l'attente, faim qui naît quand la bouche est proche de la nourriture. Parce que maintenant nous avons faim, faim entière qui hébergeait le tout et les miettes. Qui buvait du vin, avec les yeux veillait le lait. Qui lent a bu le lait, a senti le vin que l'autre a bu. Au dehors Dieu dans les acacias. Qui existaient. Nous mangions. Comme qui fait boire le cheval. La chair tranchée a été partagée. La cordialité était rude et rurale. Personne n'a parlé en mal de personne parce que personne n'a parlé en bien de personne. C'était la réunion de cueillette, et la trêve est faite. Nous mangions. Comme une horde d'êtres vivants, nous couvrons graduellement la terre. Occupés comme qui laboure l'existence, et plante, et cueille, et tue, et vit, et meurt, et mange. J'ai mangé avec l'honnêteté de qui ne trompe pas ce qu'il mange: j'ai mangé cette nourriture et pas son nom. Jamais Dieu n'a été si pris par ce qu'Il est. Rude, heureuse, austère, la nourriture disait: manges, manges et partages. Tout cela m'appartenait, c'était la table de mon père. J'ai mangé sans tendresse, j'ai mangé sans la passion de la pitié. Et sans m'offrir à l'espoir. J'ai mangé sans rien regretter. Et moi je valais bien cette nourriture. Parce que je ne puis être toujours la garde de mon frère, et je ne puis plus être ma propre garde, ah je ne me veux plus. Je ne veux pas former la vie parce que l'existence existe déjà. Existe comme un sol où nous tous avançons. Sans une parole d'amour. Sans une parole. Mais ton plaisir sait le mien. Nous sommes forts et nous mangeons. Pain est amour entre étrangers.